

Église de N.-D. de la Chapelle

Église remarquable par son architecture romane et romano-ogivale, et à ce titre une des plus intéressantes de Belgique. Par l'antiquité d'une de ses parties (XII^e siècle), elle prend immédiatement rang après l'église de Saint-Pierre d'Anderlecht. D'autres parties — romano-ogivales — sont contemporaines du chevet du chœur de Sainte-Gudule (première moitié du XIII^e siècle).

Historique

L'église de Notre-Dame de la Chapelle fut fondée, en 1134, par Godefroid I^{er} le Barbu, duc de Lotharingie et de Brabant, qui en fit donation à l'abbaye du Saint-Sépulcre de Cambrai. Les abords étaient peuplés d'artisans adonnés à l'industrie drapière, de tisserands surtout, qui ne tardèrent pas à former, au delà de la Steenpoort, un quartier populeux. En 1210, en vertu d'un accord conclu avec l'église-mère de Sainte-Gudule, elle devint le centre d'une nouvelle paroisse.

Un incendie ayant détruit l'église romane en 1405, on la reconstruisit dans le courant du XV^e siècle en style ogival. En 1579, l'église fut fermée par les calvinistes et convertie en église réformée. En 1585, après la capitulation de Bruxelles, elle fut restituée au culte catholique. Elle fut fermée une deuxième fois en 1797. En 1800, il fut permis aux paroissiens d'y ouvrir un oratoire, jusqu'au moment où, en 1803, à la suite du Concordat, l'église redevint une des églises paroissiales de la Ville.

En 1813, l'édifice subit une première restauration, mais les grands travaux ne commencèrent que vers 1860, sous la direction de l'architecte Jamaer.

I. EXTERIEUR (1)

Description

Il suffit d'un simple coup d'œil pour s'apercevoir que l'église de la Chapelle se compose de deux parties distinctes, l'une romane et romano-ogivale, comprenant le chœur et le transept (XII^e-XIII^e siècle), l'autre ogivale tertiaire ou flamboyante, composée de la grande nef, des collatéraux et de la tour (XV^e-début du XVI^e siècle).

A. PARTIE ROMANE. — Par suite des remaniements que subit cette partie, il est difficile de déterminer avec précision ce que devait être l'église au XII^e siècle. Le petit édifice accolé au transept sud (vers la Place), avec la tourelle dont le toit conique s'élève dans l'angle du transept et du chœur, est visiblement la partie la plus ancienne (fig. 130). On croit que c'est un reste de l'église fondée par Godefroid le Barbu en 1134, ou, en tout cas, d'une église qui suivit de très près — vers 1150 — cette première construction. Ce reste correspondrait à la moitié d'un transept. La fenêtre, en partie cachée par la sacristie, est purement romane. Elle a pour toute ornementation un simple tore qui l'encadre. Le toit s'appuie sur une double rangée d'arcatures, dont la rangée inférieure, faite d'un simple tore, nous paraît être la plus ancienne. La rangée supérieure fut probablement ajoutée au XIII^e siècle.

(1) Pour avoir une belle vue d'ensemble, il faut se placer à la hauteur de la Maison du Peuple. Pour l'intérieur de l'église, faire la visite de préférence le matin, vers 10 heures.

B. PARTIE ROMANO-OGIVALE. — Après 1210, date de l'érection de l'église en église paroissiale, on jeta les bases d'un édifice plus vaste. Le chœur, le transept actuel et la tour romane, dont nous parlerons tout à l'heure, remontent à cette époque. Ils furent exécutés en style de transition ou romano-ogival, très probablement par le même architecte qui fit le chevet du chœur de Sainte-Gudule, car le style, du moins celui des fenêtres, est identique de part et d'autre. Les travaux s'achevèrent dans la première moitié du XIII^e siècle et furent apparemment terminés vers 1240.

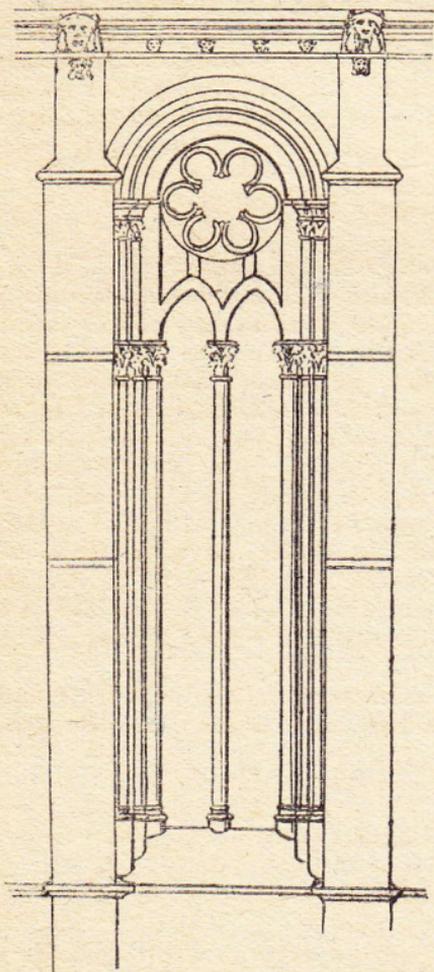


Fig. 123. — Fenêtre du chœur. Vue extérieure. (Début du XIII^e s.)

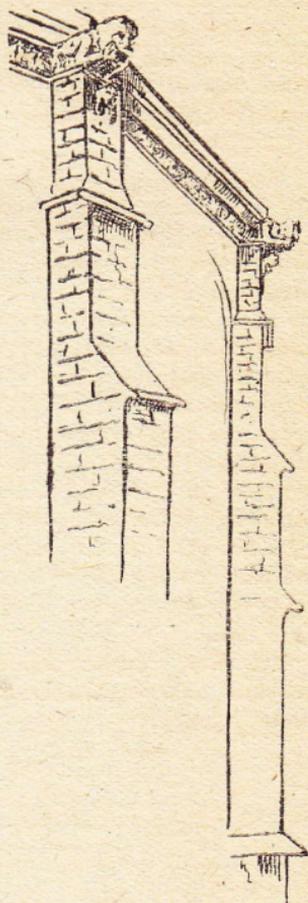


Fig. 124. — Contrefort en retraite du chœur romano-ogival (1210-1240).

Le chœur est remarquable, par ses fenêtres d'abord, par sa curieuse décoration ensuite. Les fenêtres sont romano-ogivales. On y voit, en effet, deux ogives décrites par un simple tore ou boudin et séparées par une colonnette cylindrique. Un arc en plein cintre surhaussé les

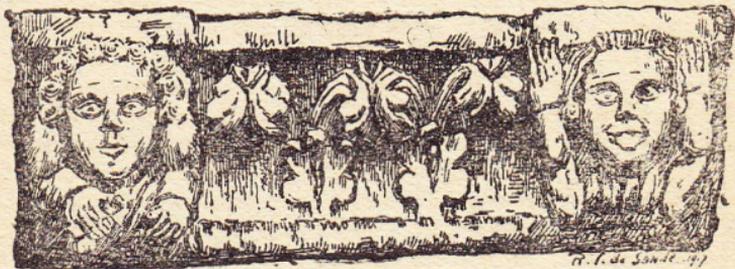


Fig. 125. — Frise de la corniche du chœur.

recouvre. Le tympan est orné d'une rosace romane à six contrelobes formés par un tore. Dans l'embrasure, on trouve des colonnettes superposées dont les chapiteaux sont décorés d'une double rangée de crochets. Cette fenêtre est, à notre connaissance, un exemple unique en Belgique (fig. 123).

Les contreforts ne sont pas verticaux, comme dans le style roman proprement dit, mais déjà en retraite ou à étages, comme nous les trouvons dans le style ogival (fig. 124).

La décoration est tout aussi exceptionnelle, par sa variété et par sa drôlerie. Dans la gorge de la corniche, des figures grimaçantes, placées de distance en distance, font office de modillons. Entre ceux-ci des rinceaux de feuilles de vigne, des lis, des dessins variés et fan-



Fig. 126.

Monstres faisant office de gargouille (c. 1210).

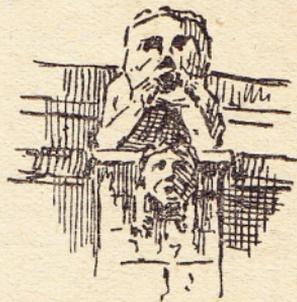


Fig. 127.

taisistes (fig. 125). Au-dessus des contreforts saillent des gargouilles à tête de monstre, chaque monstre tenant dans son sein un monstre plus petit (fig. 128) (1)

L'art qui se révèle dans ces sculptures est extrêmement réaliste. Il n'a rien encore de la finesse de la sculpture gothique et s'éloigne des belles formes de l'art roman, tel que les moines de Cluny le pratiquèrent à l'époque carolingienne. Les motifs sont rendus d'une manière saisissante et vigoureuse. En voyant ces figures monstrueuses, on se demande pourquoi le sculpteur du XII^e-XIII^e siècle a choisi des sujets aussi peu attrayants. L'origine de ces représentations est à cher-

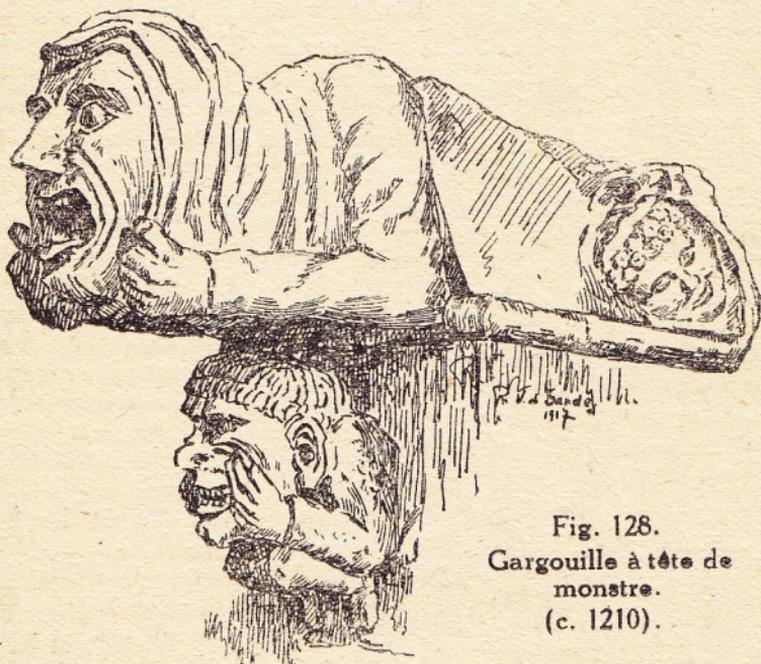


Fig. 128.

Gargouille à tête de monstre.
(c. 1210).

cher peut-être dans l'art de l'ancien Orient, dont les formes ont émigré en Europe. Devant les édifices et devant les habitations on avait l'habitude de représenter un monstre grimaçant afin de détourner le mauvais œil, et aujourd'hui encore on voit de ces monstres devant les pagodes. Cette forme de figure hideuse aura passé probablement en

(1) Les pierres originales et les moulages qui ont servi à la restauration sont déposés au Musée communal, Maison du Roi, Grand'Place. Ils sont décrits au tome II du *Guide des Monuments civils et religieux. Les Musées. Le Musée Communal*, page 215.

Europe, avec ou sans l'idée superstitieuse qui s'y attachait. Nous savons que plus tard, au moyen âge, on se plaisait à représenter des choses horribles ou obscènes à côté de choses belles et aimables, afin d'opposer le Bien au Mal, la Vertu au Vice. L'emploi de figures monstrueuses peut s'expliquer aussi par le rôle considérable joué par le merveilleux diabolique dans l'esprit populaire du moyen âge.

Remarquons qu'au moment où les sculptures de l'église de la Chapelle ont été exécutées, il n'y avait pas encore d'école d'art locale. Ce sont des architectes et des tailleurs de pierre étrangers qui se sont chargés de l'édification et de l'ornementation de nos premiers monuments. On croit qu'ils étaient originaires de France. Nous croyons plutôt qu'ils se rattachaient à l'École rhénane, étant données les relations suivies qui existaient, dans la première moitié du XIII^e siècle, entre le Brabant et la région du Rhin. On n'oubliera pas qu'au moment où on commençait la construction de Notre-Dame de la Chapelle, on avait terminé déjà la cathédrale de Laon (1160 à 1200), qu'on achevait Notre-Dame de Paris, les cathédrales de Chartres et d'Amiens,



Fig. 129.
Tête de monstre.

qu'en Champagne et en Bourgogne on était entré également déjà dans la voie de l'application du style gothique. L'influence française ne s'est fait sentir en Brabant qu'avec l'introduction du style ogival, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et elle est restée prédominante jusqu'à la fin du siècle suivant, c'est-à-dire jusqu'au moment où il s'est véritablement développé en Brabant, et particulièrement à Bruxelles, une école d'art locale.

Le portail du transept sud (vers la Place) est contemporain du chœur.

La porte est romane, ornée des mêmes motifs de décoration que le chœur. Dans le tympan, un bas-relief représentant le Couronnement de la Vierge par De Groot (1859).

La partie supérieure du transept se compose de deux parties. La première comprend, au centre, une large fenêtre romano-ogivale, copiée sur les fenêtres du chœur, et de part et d'autre de cette fenêtre, une étroite fenêtre simulée, romane, faite de deux parties superposées, avec une colonnette annelée dans les angles. La deuxième partie correspond au gable. Celui-ci est triangulaire et compte quatre fenêtres romanes simulées, avec colonnettes et chapiteaux à simples crochets, posées une et trois. Un cordon horizontal les sépare. Aux angles du gable se trouve un globe surmonté d'une croix.

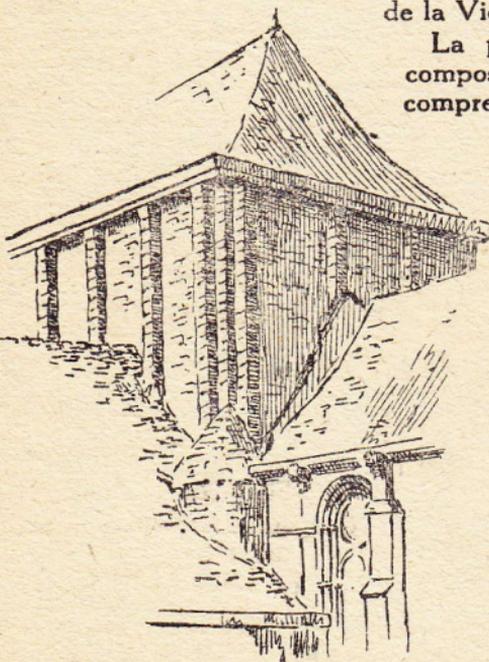


Fig. 130. — Reste de la tour carrée romano-ogivale (com. XIII^e siècle). A l'angle surgit le toit conique d'une tour romane (XII^e siècle).

La porte d'entrée et la grande fenêtre romano-ogivale du centre de la façade sont des créations de l'architecte Jamaer, qui les construisit en 1860, lors de la restauration, en lieu et place d'un porche et d'une fenêtre de style ogival qui avaient remplacé, à la fin du XV^e siècle, la porte et la fenêtre primitives.

Le portail du transept nord, qui donne dans une cour dont l'entrée est à chercher du côté de la rue du Saint-Esprit, a été complètement renouvelé en 1884. La porte romane primitive avait été ici, comme là-bas,

remplacée par une porte ogivale. De plus, une baie ogivale, de mauvais style, occupait la place où nous voyons aujourd'hui les trois fenêtres ogivales juxtaposées dont l'architecte restaurateur a retrouvé les traces. Le style de ces fenêtres prouve que ce portail doit avoir été achevé postérieurement au portail sud, probablement vers 1260.

La *tour romane* s'élevait à l'intersection du chœur et du transept. Elle fut élevée en même temps que ceux-ci, par conséquent entre les années 1210 et 1240 environ. Tantôt, quand nous visiterons l'intérieur de l'église, nous aurons l'occasion d'admirer les quatre gros piliers carrés cruciformes qui la soutiennent. En attendant, remarquons la masse carrée, flanquée de contreforts verticaux, encore nettement visibles de l'extérieur, attenante à l'extrémité de la nef centrale. C'est un reste de la tour primitive qui était jadis surmontée d'un étage percé de fenêtres romanes. Incendiée lors du bombardement de la ville par les Français en 1695, elle ne fut plus reconstruite, mais rasée jusqu'à la hauteur de la grande nef et placée avec celle-ci sous un toit commun (fig. 130).

C. PARTIE OGIVALE. — La partie ogivale — nef et collatéraux — est tout entière du XV^e siècle. En 1405, le terrible incendie qui ravagea le quartier des tisserands détruisit la grande nef et les collatéraux romans de l'église telle qu'elle avait été édifiée dans la première moitié du XIII^e siècle. On résolut de reconstruire le temple dans des proportions plus vastes, mais les travaux marchèrent bien lentement. Commencée en 1421, la grande nef ne fut consacrée qu'en 1434. Quant aux collatéraux, ils ne furent achevés entièrement qu'en 1483. La *tour* le fut plus tard encore. Commencée en 1504, elle n'était terminée que partiellement en 1508. A cette date on cessa définitivement les travaux. Le clocher qui la couronne, de forme curieuse, fut édifié, après l'incendie de 1695, par l'architecte menuisier Antoine Pastorana (1708).

Toute la partie ogivale de l'église est conçue en style tertiaire ou flamboyant. Toutefois le remplage de certaines fenêtres rappelle encore le style secondaire ou rayonnant. Ces fenêtres sont au nombre de six, surmontées, chacune, d'un gable triangulaire séparé par un cordon de la partie inférieure du mur. Le tympan du gable est trilobé et son rampant garni de crochets feuillagés. La pointe est faite d'un fleuron. Entre les gables se dressent des clochetons-pinacles abritant des statues représentant des ducs de Brabant qui ont vécu au XII^e et au XIII^e siècle, et deux dignitaires de l'église, par P. Puyenbroeck. A la base des clochetons surgit une gargouille allongée.

Remarquons que si la tour ogivale tertiaire est flanquée, aux angles, de puissants contreforts, le mur du collatéral sud, vers la Place, présente cette anomalie qu'il n'a ni contreforts ni arcs-boutants appelés à soutenir la poussée de la voûte de la nef centrale. C'est que l'effort porte sur les bas-côtés, dont les murs séparatifs des chapelles servent en réalité de contreforts (voir le plan-terrier, fig. 132). L'inégalité du terrain, fort en pente du côté de la ville, explique peut-être pourquoi les bas-côtés n'ont pas la même largeur, irrégularité dont on ne s'aperçoit pas tout de suite à l'intérieur de l'église, mais qui est très visible sur le plan. L'absence de contreforts extérieurs se rencontre dans les constructions ogivales de la dernière période, par exemple à l'église du Sablon et à l'église de Sainte-Gudule.

Dans le tympan de la porte d'entrée principale, sous la tour, bas-relief représentant la Trinité, d'après le groupe qui se trouve sur l'autel de la chapelle de la Trinité : Dieu le Père tenant un crucifix et le Saint-Esprit planant avec anges adorateurs, œuvre de Constantin Meunier. On retrouve dans les traits de Dieu le Père le caractère grave et profond qui caractérise l'art de cet artiste.

II. INTERIEUR

A. PARTIE ROMANO-OGIVALE. — En pénétrant dans l'église on se transportera immédiatement dans le carré du transept, c'est-à-dire dans la partie située en dessous de la tour et formée par l'intersection du chœur et du transept.

Ici, nous avons l'occasion de remarquer les quatre gros piliers qui soutiennent la *tour romane*. Ils sont carrés, ce qui est conforme au

style roman. En outre, ils sont cruciformes, c'est-à-dire que chaque face est doublée d'un pilastre engagé dans le pilier principal. Dans les angles s'élèvent des colonnettes annelées avec chapiteaux à crochets (fig. 131).

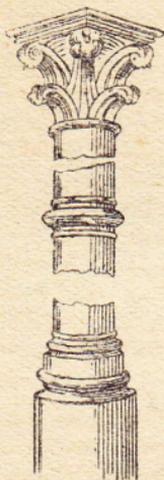


Fig. 131.
Colonne annelée avec chapiteau à crochets (première moitié XIII^e s.).

Chœur

Le chœur a été entièrement restauré de 1866 à 1869. Il est partagé de chaque côté en deux travées, terminées par une abside pentagone à sept travées étroites.

L'architecture présente un mélange de trois styles : la partie inférieure est romane, les fenêtres sont romano-ogivales, la voûte est ogivale primaire. Toute cette partie de l'église remonte à la première moitié du XIII^e siècle; elle fut construite après 1210, comme nous l'avons fait remarquer en parlant de l'architecture extérieure.

Au-dessus de la cimaise qui couronne le soubassement, se trouvent, de part et d'autre, des faisceaux de colonnettes, accompagnées dans tout le pourtour du chœur de colonnettes isolées. Toutes sont disposées en avant du mur, de manière à former une galerie ou triforium. Les chapiteaux sont à crochets. Les fenêtres répondent au type des fenêtres extérieures. Elles se composent de deux parties : une première, terminée par des ogives géminées reposant sur des chapiteaux; une deuxième, plus petite, superposée à la première et caracté-

risée par la présence d'une rosace à six contrelobes cintrés, formés par un simple tore ou boudin. Les nervures de la voûte partent des chapiteaux du triforium. Elles convergent pour se croiser et former une voûte en tiers-point. La corniche de la cimaise, en dessous des fenêtres, est interrompue de distance en distance par des culs-de-lampe à figures humaines, sur lesquels viennent retomber les colonnes qui ne descendent pas jusqu'au sol.

Du côté de l'Évangile se trouve une porte romane hautement intéressante. Le tympan est trilobé, les angles sont garnis de colonnettes avec chapiteaux à crochets. On l'appelle *la porte du prévôt* parce qu'on suppose qu'elle conduisait primitivement à la Prévôté (fig. 133).

De l'autre côté du chœur, vers l'Épître, dans la première travée de l'abside, un siège en pierre divisé en trois compartiments à ogives. C'est un exemple unique de *presbyterium*, c'est-à-dire de siège servant au prêtre qui officiait, et à ses assistants (XIII^e siècle). Immédiatement à côté, à gauche, une crédence ou lavoir roman où l'on jetait l'eau qui avait servi à l'ablution des mains du prêtre.

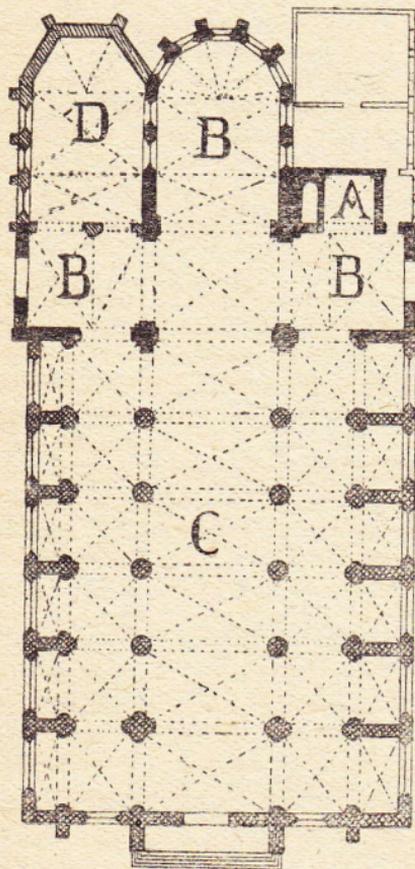


Fig. 132. — Plan terrier de l'église de la Chapelle :

- A. Partie romane (XII^e siècle).
- B. Partie romano-ogivale (1210-1240).
- C. Partie ogivale tertiaire (1421-1483).
- D. Chapelle du St-Sacrament (1654).

A droite, au-dessus des stalles, on remarque deux ouvertures carrées. Peut-être servaient-elles d'armoires pour placer les livres liturgiques, peut-être abritaient-elles les vases sacrés ou des reliques.

La peinture du chœur est trop sombre. Elle ne permet pas de détailler immédiatement la belle ordonnance architecturale de cette partie de l'église. A certaines heures du jour, le chœur ressemble même à un vaste trou noir. Pourtant les restes d'une peinture murale du XV^e siècle, découverte lors de la restauration, eût pu guider l'artiste décorateur dans le choix des motifs. En dessous du glacis des fenêtres, le lambris était orné d'un tapis polychromé, exécuté dans des tons simples et clairs, rehaussé, çà et là, d'un peu d'or. Au-dessus du lambris, les matériaux restaient apparents, sauf un léger décor appliqué sur les nervures et sur les parties voisines de la clef de voûte (voir par exemple la décoration délicate de la voûte de l'église d'Anderlecht) (1).

Les vitraux contribuent à l'assombrissement du chœur. Ils ont été dessinés d'après les vitraux de l'église de Bourges, du XII^e siècle.

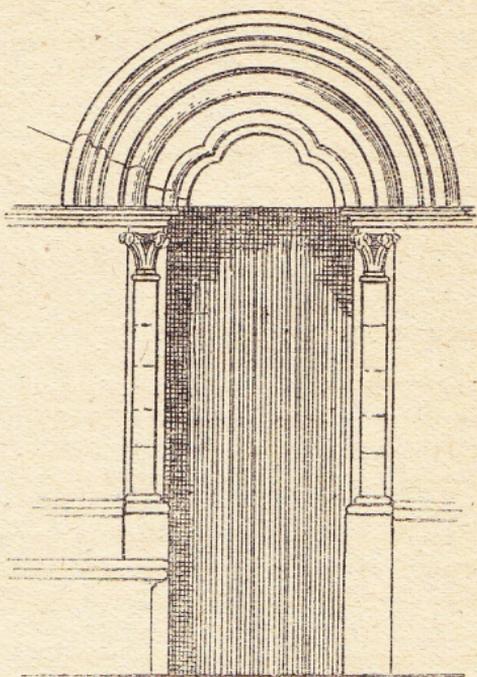


Fig. 133.
Porte romane dite du Prévôt.

Le fond de l'abside était occupé jadis par un autel très vaste en style italo-flamand, construit en 1618, et orné d'une toile de Rubens, *l'Assomption de la Vierge*. Cette œuvre d'art fut vendue vers 1700 à l'Electeur de Bavière et remplacée, en 1711, par une copie que Van der Borgh, de Bruxelles, fut chargé d'exécuter. Autel et copie furent cédés, en 1870, à l'église de Saint-Josse-ten-Noode, où on les voit encore. L'autel actuel, en style roman, fut dessiné par l'architecte Jamaer.

Comme mobilier ancien intéressant il n'existe plus, au centre du chœur, qu'un ravissant *lutrïn en marbre*, sculpté par A.-F. Abeets, de Bruxelles, en 1762. De forme triangulaire, il est orné de deux anges, dont l'un tient un cartouche à l'image du pélican, l'autre un livre de chant. Un des angles est occupé par des instruments de musique. Tous ces ornements, gracieusement disposés, reposent sur un piédestal en marbre blanc et noir, rehaussé d'élégants motifs Louis XV.

Bras droit du transept

Le transept droit ou sud est construit dans le même style romano-ogival que le chœur (entre 1210 et 1240 environ). La grande fenêtre du centre est une reconstruction de 1860. La chapelle de la Sainte-Croix, actuellement de la Sainte-Trinité, correspond à la partie la plus ancienne de l'église. Elle est établie dans cette moitié du transept pri-

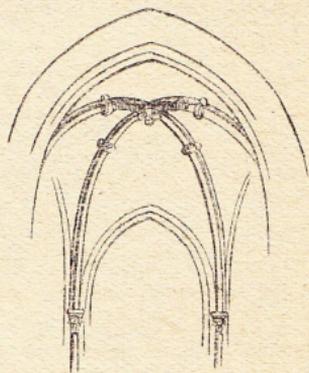


Fig. 134. — Voûte à nervures annelées de la chapelle de la Trinité (1261).

(1) Les traces de cette peinture murale du XV^e siècle ont été soigneusement relevées. Les dessins se trouvent aux Archives de la ville. Inventaire n^{os} 138 et 139.

mitif, du XII^e siècle, que nous avons signalée en parlant de l'architecture extérieure de l'église. Cette chapelle fut érigée en 1261, et c'est probablement alors qu'on créa la voûte en arc d'ogive qui la couvre actuellement. Cette voûte a, dans le haut, des nervures annelées, caractéristiques du style, qui retombent sur des colonnettes à chapiteaux garnis d'une seule rangée de crochets (fig. 134). La fenêtre est purement romane, entourée d'un simple tore ou boudin, comme à l'extérieur. On y voit un vitrail, composé par J.-B. Capronnier en 1852, et qui rappelle le souvenir du fondateur de l'église, Godfroid le Barbu. Cette fenêtre romane n'appartient pas à la construction primitive. Elle fut percée lors du placement d'un nouvel autel en 1648.

Les murs et la voûte sont entièrement recouverts de peintures qui furent exécutées, en 1851, par Jean Van Eycken. Elles sont bien détériorées déjà et exigent une prompte restauration. Au plafond, des saints et des saintes personnifiant les huit béatitudes. Au-dessus de l'autel, sur le panneau du fond, la représentation de la *Sainte Trinité*. Sur le mur de gauche, le *Christ consolant les affligés*, en haut des anges apportant sur la terre la croix. Sur le mur de droite, en dessous de la fenêtre, trois princesses agenouillées, la duchesse Jeanne de Brabant (1356-1406), l'infante Isabelle (1598 à 1633) et la première reine des Belges, Marie-Louise (1832-1850). Ces princesses protégèrent spécialement la Confrérie de la Sainte-Trinité, érigée en cette chapelle en 1390.

Sur l'autel, qui est nouveau et qui abrite un Christ au tombeau par Dunion, se trouve un groupe symbolisant la Sainte Trinité, une œuvre en bois sculpté, plus curieuse qu'artistique, du XVII^e siècle.

Le mur uni qui joint cette chapelle au chœur, cache un petit réduit ou chambrette où se réunissaient jadis les trésoriers de l'église. Sur ce mur est appliqué un petit monument intéressant en marbre qui fut exécuté, en 1647, sur l'ordre de Charles d'Hovyne et de son épouse Marie de Gaule, pour y abriter la relique de la Sainte Croix.

Au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie, on remarque un deuxième monument non moins intéressant, en bois imitant le marbre. C'est le monument funéraire de François Van Bommel, marguillier de l'église, qui mourut le 3 juillet 1633.

Dans le mur du transept opposé à la chapelle de la Trinité on voit une étroite fenêtre romane qui devait éclairer de ce côté le transept avant la construction du collatéral actuel. Cette fenêtre est malheureusement cachée par une vaste composition de Jean Van Eycken, *Trinitaires rachetant des Captifs* (1842). En dessous, dans une niche, une statue de Saint Joseph, sans valeur artistique, provenant de l'ancien couvent des Carmélites. Sur le mur, des traces de *peinture murale* du XV^e siècle.

Avant de quitter ce transept, jetons un coup d'œil sur la voûte en ogive. Elle est composée de deux parties inégales séparées par un arc doubleau. Les nervures sont fortement accusées et convergent vers une clef de voûte.

Bras gauche du transept

Le *transept gauche* ou nord rappelle celui que nous venons de voir. Il a été très modifié. A l'endroit où s'élève la grande chapelle actuelle du Saint-Sacrement se trouvaient jadis deux chapelles plus petites, l'une consacrée au Saint-Sacrement, l'autre à Marie-Madeleine, ensuite au Corporal miraculeux. Ces deux chapelles étaient vraisemblablement établies dans une partie de transept ancien correspondant au transept ancien de droite, là où nous trouvons la chapelle de la Sainte-Trinité. Elles disparurent en 1654.

Les trois fenêtres ogivales étroites qui éclairent le fond, ont été rétablies lors de la restauration.

Dans le mur, en face de la chapelle du Saint-Sacrement, on remarque une fenêtre romane d'un type plus orné que celle que nous avons vue dans le mur correspondant du transept droit. Au lieu d'un

tore annelé, il y a dans chaque angle une colonnette avec chapiteau. Elle aussi est malheureusement cachée par un deuxième tableau de Van Eycken, non moins vaste que le premier et entouré d'un cadre d'or non moins rutilant. Il représente *Saint Boniface implorant la Vierge en faveur des pestiférés* (1842). En dessous, une niche renfermant une Sainte Anne provenant de l'ancien couvent des Carmélites. A côté, des traces de peinture murale ancienne.

Telles sont les parties romane et romano-ogivale de l'église. Passons à la partie ogivale proprement dite.

B. PARTIE OGIVALE. — Nous connaissons déjà les circonstances qui amenèrent la construction de cette partie de l'église (page 269). Rappelons que la grande nef fut consacrée en 1434, que les collatéraux ne furent achevés qu'en 1483, et que la tour qui se trouve à l'arrière de l'église date de 1504 à 1508.

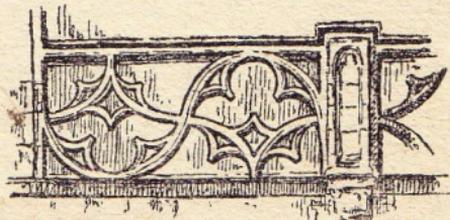


Fig. 135. — Triforium de style ogival tertiaire ou flamboyant (XV^e siècle).

Le vaisseau central a des proportions magnifiques. De chaque côté on compte cinq travées, séparées des nefs latérales par quatre colonnes cylindriques,

dont les chapiteaux sont ornés de chou frisé. Les bases sont octogones. Les deux dernières, qui soutiennent la tour, sont faites de plusieurs colonnes cylindriques, engagées les unes dans les autres. Des faisceaux de colonnettes partent du tailloir des chapiteaux; elles se séparent en trois, décrivent une courbe élégante et vont aboutir à une clef de voûte historiée. Entre ces colonnettes s'ouvrent de vastes fenêtres en style flamboyant, en dessous desquelles se profile un triforium de même style (fig. 135).

Les collatéraux sont bordés de chapelles que nous parcourrons successivement, en commençant par le collatéral droit.

Chapelles du collatéral droit

Première chapelle. — Consacrée jadis à Notre-Dame la Lamentable, elle sert aujourd'hui de chapelle à *Notre-Dame de la Miséricorde* dont la statue se trouvait primitivement à l'Hospice de Saint-Christophe, rue de Ruysbroeck. Elle fut transportée ici en 1804.

Au pilier, des traces de peinture murale. Au mur faisant face à l'autel, une belle composition de Henri De Clerck (. 1570+c. 1629). Au centre, *la Crucifixion*. Sur les volets, *l'Annonciation*, à gauche la Vierge, à droite l'ange Gabriel.

Le confessionnal, comme tous ceux qui suivront, est de la fin du XVII^e siècle. Quelques-uns ont des motifs de sculpture remarquables, notamment des angelets qui ornent les trumeaux de la partie centrale. On les examinera au fur et à mesure qu'on avancera dans la visite des chapelles.

Deuxième chapelle. — Dédiée à Sainte Anne. Sur l'autel un triptyque du même peintre Henri De Clerck qui peut être considéré comme une de ses œuvres capitales. Il représente des *Episodes du martyre de Saint Chrysante et de son épouse Sainte Darie*. Il fut placé dans cette chapelle par la corporation des tanneurs, qui vénéraient Saint Chrysante comme leur patron. Au centre, à l'avant-plan, on voit le saint que les bourreaux entourent d'une peau de bœuf pour l'exposer ensuite aux ardeurs du soleil. A ses côtés, Sainte Darie, son épouse. Derrière le couple, les magistrats romains à cheval qui président à l'exécution de la sentence. Tout à fait dans le fond, à gauche, un temple qui abrite une statue de Jupiter. Sur le volet de gauche, on voit les deux saints entraînés vers le lieu du supplice. Sur le volet de droite, ils sont lapidés. Dans le haut, des anges apportant la couronne et la palme du martyre. Sur le côté extérieur des volets, les saints en pied, avec les instruments de leur supplice.

Ce tableau est remarquable par le dessin et par le coloris, un peu encombré toutefois par le grand nombre de personnages qui y figurent.

En face du triptyque, un troisième tableau du même maître, la *Sainte Famille*. On y voit la Vierge avec l'Enfant Jésus, Sainte Elisabeth avec Saint Jean-Baptiste. Derrière la Vierge, Saint Joseph, Sainte Anne et Saint Joachim; derrière Elisabeth, son époux Zacharie. Au fond, l'arbre du Bien et du Mal, rappelant l'épisode biblique du Paradis. Dans la partie supérieure planent deux anges; un troisième, placé à gauche, au premier plan, tient des fruits. Cette œuvre se distingue, comme la précédente, par son coloris et la perfection de son dessin. Peut-être ici encore, l'artiste a-t-il réuni un trop grand nombre de personnages sur un trop petit espace.

Au pilier et sur le mur recouverts par le tableau de la Sainte Famille, des traces de peinture murale (XV^e-XVI^e siècle).

Troisième chapelle. — La statue du Sacré Cœur, moderne et sans intérêt, est placée sur une châsse à reliques du XVII^e siècle, d'un travail délicat, rehaussée aux côtés de figures d'anges en vermeil et sur le devant d'une grille délicatement ouvragée. C'est la *châsse de Saint Boniface*, qui fut exécutée, vers 1660, sur l'ordre de l'abbesse Françoise d'Alsace-Boussu et apportée ici de l'abbaye de la Cambre, en 1806. Elle renfermait certains ossements et quelques ornements sacerdotaux de Saint Boniface. Ce saint, né à Bruxelles, devint évêque de Lausanne. Obligé de quitter sa ville épiscopale à la suite de querelles intestines, il se retira à l'abbaye de la Cambre, récemment fondée, et y mourut en 1266, après dix-huit années de séjour. En 1850, on a remplacé cette châsse par une autre, beaucoup plus grande, mais de la même forme que la première. Nous la rencontrerons plus loin au collatéral gauche.

En face de l'autel, l'épithaphe, en marbre, du peintre Pierre Breughel le Vieux dit Boeren Breughel, et de sa femme Marie Coucke. Pierre Breughel habitait la rue Haute, au coin de la rue de la Porte Rouge. Il mourut en 1569 et fut inhumé dans l'église de la Chapelle (page 128). Son arrière-petit-fils, David Teniers III, fils de David Teniers II et d'Anne Breughel, renouvela, en 1676, l'épithaphe que Jean Breughel de Velours avait fait placer sur la tombe de son père. Rubens avait composé, sans doute à la prière de Jean Breughel de Velours, une toile, *le Christ remettant les clefs à Saint-Pierre*, que Teniers plaça dans un encadrement de marbre qu'il dessina très probablement lui-même. L'encadrement proprement dit est en marbre noir, les ornements en marbre blanc. En haut, une tête d'ange, accostée de deux cornes d'abondance. Sur les côtés, suspendus à une cordillère, les outils de peintre. palette, brosses, pinceaux, etc.

L'inscription que David Teniers III composa en l'honneur de son bisaïeul est ainsi libellée :

Petro Breugelio
Exactissimae industriae
Artis venustissimae
Pictori
Quem ipsa rerum parens natura laudat
Peritissimi artifices suscipiunt
Aemuli frustra imitantur
Itemque Mariae Coucke ejus conjugii
Joannes Breugelius parentibus optimis
Pio affectu posuit
Obiit ille anno 1569, haec 1578
D. Teniers jun. ex haeredibus
Renovavit a° 1676.

La fabrique d'église vendit le tableau de Rubens, en 1765, à Braamkamp, à Amsterdam, pour 5000 florins et à charge pour l'acquéreur d'en faire faire une copie à ses frais. C'est cette copie, faite par J. Tassaert, d'une exécution assez faible, qui figure actuellement à la place de l'original. Celui-ci figura à l'exposition du XVII^e siècle en 1910, et appartenait à Bacon de New-York. On a confondu ce tableau avec celui qui se trouvait jadis à l'église de Sainte-Gudule et qui fit partie de la galerie du roi des Pays-Bas, Guillaume II. Il existe une copie de ce dernier tableau à l'église de Watermael (voir p. 383).

En dessous du monument de Pierre Breughel, se trouve une épithaphe que Jean Langius, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, fit placer, en 1563, en l'honneur de sa femme Antonia de la Sale.

Au pilier, une peinture murale représentant Sainte Nathalie (XV^e siècle).

Quatrième chapelle. — Autel en bois peint, dédié à Saint Aubert, patron des boulangers. La statue de la Vierge, récemment repeinte et ornée d'une couronne qui transforme sa physionomie, révèle encore un caractère gothique (fin XV^e siècle). Au mur, le monument funéraire de Louis-François Verreycken, conseiller d'Etat des archiducs Albert et Isabelle, inhumé dans cette partie de l'église, le 23 octobre 1621.

Cinquième chapelle. — Dans l'autel en marbre, construit en 1624 par la famille de Corneille De Bie, est encastré un tableau représentant *l'Apparition du Christ à Marie Madeleine*, mauvaise copie d'un tableau, attribué à Gaspard De Crayer (1584-1669).

En face, un *Ecce Homo*, vaste composition de l'Ecole de Venise (1573).

Sixième chapelle, dans laquelle se trouve l'ancien autel de Saint Christophe en marbre blanc et noir, orné d'un tableau en copie d'un faible mérite. Il représente *Saint Sébastien* que deux anges délivrent de ses liens. Il fut légué à l'église, le 4 septembre 1686, par les époux Jean Floris et Marie Coninx, qui stipulèrent que le tableau devait orner leur sépulture.

En face, *la Pêche miraculeuse*, par le peintre français Jean Jouvenet (1644-1717). La scène est fort animée, mais il y règne une certaine confusion à cause du grand nombre de personnages qui s'y meuvent. Le Christ est entouré de plusieurs de ses apôtres, auxquels il annonce par un geste solennel qu'il les convertira en pêcheurs d'hommes. Le coloris est intéressant. Cette peinture fut donnée, en 1801, par le gouvernement français en guise de dédommagement pour les peintures enlevées aux églises de Belgique.

Dans la même chapelle, le monument érigé à la mémoire du curé de l'église, Emmanuel Willaert, mort en 1854, par Joseph Tuerlinckx (1870).

En passant du collatéral droit au collatéral gauche, on jettera un coup d'œil sur le monument funéraire, érigé en 1823, en l'honneur du peintre André-Corneille Lens, décédé le 30 mars 1822. C'est la dernière œuvre du sculpteur Godecharle exécutée en collaboration avec J. François. Elle est signée et datée *J. François invenit, Godecharle sculpsit 1823*.

Les boiseries du portail qui supporte le jubé, ont été exécutées en 1705, lorsqu'on remplaça les anciennes orgues par d'autres plus importantes.

Adossé au mur, le *mausolée de Charles d'Hovyne*, président du Conseil privé, qui mourut le 13 avril 1671. Ce monument est dû au ciseau du sculpteur bruxellois Jean Van Delen, gendre et élève de Luc Fayd'Herbe, de Malines. La partie architecturale est exécutée en marbre noir, la partie décorative — statues et représentation de la mort — en marbre blanc. En haut, le buste du président. Ce monument ornait primitivement la chapelle de la Croix; il fut transporté ici, en 1840, quand on commença les travaux de restauration de cette chapelle.

Chapelles du collatéral gauche

En remontant le collatéral gauche ou septentrional, nous rencontrons successivement les chapelles suivantes :

Première chapelle. — Autel en bois du XVIII^e siècle, où l'on voit une petite statuette ancienne de la Vierge, copie de N. D. de Montaigu. L'antependium est en tapisserie au marquoir, de la même époque. En face, un tableau du XVII^e siècle, *la Circoncision*, peu intéressant comme œuvre d'art. En dessous, un petit monument érigé par un groupe d'amis à la mémoire du peintre Jacques Sturm, mort à Rome en 1844.

Ici on s'arrêtera un instant pour jouir du superbe jeu des voûtes et des nervures qu'on aperçoit de cet endroit.

Deuxième chapelle — On y trouve une statue impressionnante de Notre-Dame de la Solitude, honorée jadis dans la chapelle des Espagnols à l'église des Dominicains, qui fut supprimée en 1796. Elle fut apportée, dit-on, d'Espagne par l'infante Isabelle. Elle est ornée d'une large écharpe noire, selon la mode espagnole, dont dérive la faille, vêtement caractéristique des bruxelloises jusqu'à la fin du premier tiers du XIX^e siècle. En face, une *Descente de croix*, du XVI^e siècle.

Troisième chapelle. — L'autel est moderne et d'un mauvais style néo-gothique. Il est dédié à Saint Roch. Le reliquaire est ancien (fin du XVII^e siècle). En face, une *Adoration des Mages*, de Henri De Clerck (c. 1570+c. 1629), qui rappelle, par la disposition des personnages, celle que le même artiste peignit pour l'église d'Anderlecht. Au mur, des traces encore nettement visibles d'une peinture murale du XV^e siècle.

Quatrième chapelle. — Autel en bois du XVIII^e siècle, dédié à Saint Joseph; tout en haut, on aperçoit une statue remarquable de Sainte Marguerite, du XVI^e siècle. Le tableau qui se trouve en face — *La Mise au tombeau* — est attribué à Victor Janssens, mais à tort, croyons-nous. On n'y retrouve aucun des mérites qui caractérisent les œuvres de cet artiste, par exemple celles qui décorent notre Hôtel de Ville.

Cinquième chapelle. — Elle renferme la nouvelle châsse de l'évêque Saint Boniface, exécutée en 1850 par le ciseleur liégeois Buckens. Cette châsse dont le dessin est de l'architecte Balat rappelle, mais dans des proportions plus grandes, l'ancienne châsse que nous avons vue dans la troisième chapelle du collatéral droit. Elle est en sapin laqué noir, rehaussée de figures et d'ornements en cuivre doré. En haut, l'effigie du saint, couché sur un lit de parade. On assure que dans cette châsse se trouvent des ossements du saint, une mitre, une chasuble, des chaussures et d'autres ornements sacerdotaux. En face, une *Présentation au Temple*, œuvre médiocre.

Sixième chapelle. — Autel de Sainte Barbe, moderne et d'une mauvaise exécution. Le tableau, *Sainte Aye en prière devant la Trinité*, est de Louis Volders (XVII^e siècle). Devant le tableau, un buste de la sainte.

Avant de pénétrer dans le chœur du Saint-Sacrement, on remarquera, au pilier qui sépare les deux baies de l'entrée, le *monument funéraire de Charles-Alexandre, duc de Croy*, mort en 1624. Le buste du défunt est placé sur un socle élevé en marbre noir. De part et d'autre, des niches renfermant des statues en marbre blanc, Saint Charles et Saint Alexandre. En haut, un génie pleureur. Vu de la nef latérale, ce pilier est d'un effet très décoratif.

Chapelle du Saint Sacrement

La chapelle du Saint-Sacrement ou de la Sainte-Vierge, bâtie, nous l'avons dit, en 1654, sur l'emplacement de deux petites chapelles qui bordaient le transept nord, renferme un vaste autel en Renaissance flamande, décoré, en haut, d'une statue de Sainte Dorothée, patronne des fleuristes. Sur le tabernacle, on a placé la statue de Notre-Dame de la Grâce, qui se rattacherait, suivant la tradition, à la statue dont il est question dans les annales de l'église dès l'année 1142. Cette statue doit avoir été souvent remaniée et même refaite, car il suffit d'un simple coup d'œil pour se convaincre qu'elle ne peut avoir l'antiquité qu'on lui attribue.

A droite de l'autel, la copie d'un tableau de De Crayer, *Saint-Charles-Borromée communiant les Pestiférés*; l'original fut placé, en 1648, par les Italiens et les Savoyards, appelés vulgairement « housseurs de cheminées », sur l'autel de Sainte-Catherine. A gauche, formant pendant, un tableau de Théodore Van Thulden (1606 + c. 1676). On y voit un pape soulevant un cœur enflammé, autour de lui un ensemble de personnages, placés dans un temple. A l'arrière-plan, Saint Thomas d'Aquin, Saint Norbert, Saint Augustin et d'autres, représentant le monde ecclésiastique; à l'avant-plan, deux femmes en costume mondain, symbolisant le monde laïque. Tous vénèrent le cœur enflammé, qui symbolise sans doute l'amour divin ou la foi. C'est une curieuse conception, œuvre secondaire du célèbre artiste.

En dessous de ce tableau, deux plaques funéraires en marbre noir et blanc. La pierre supérieure y fut placée, au début du XVIII^e siècle, à la mémoire de la *famille Voeller*. Elle est fort simple et uniquement décorée des armoiries des défunts. La seconde fut élevée en souvenir de J.-B.-David Van Werveke (+1694) et de son frère François (+ 1704). Elle est ornée de blasons et entourée d'une draperie.

À droite de l'autel, un monument funéraire de grand appareil. C'est celui de la famille *Spinola*, par Pierre-Denis Plumier (1688-1721) pour la sculpture, et Jean-André Anneessens, tailleur de pierre, pour l'architecture. Ce monument rappelle à première vue celui de Lamoral de la Tour et Taxis à l'église du Sablon. On y voit le Temps personnifié par un vieillard, tenant le médaillon de Philippe-Charles Spinola que la Mort veut saisir. Devant le médaillon, agenouillée et en prière, la femme de Philippe-Charles, Albertine-Isabelle, comtesse de Bruay. Dans la partie supérieure, une Renommée. La partie la meilleure est la figure du Temps. La femme à genoux, dans une pose emphatique, est d'une exécution médiocre, de même aussi la Renommée. Le mausolée fut érigé en exécution du testament de la comtesse de Bruay. Le 7 décembre 1716, Jean-André Anneessens et Pierre-Denis Plumier s'engagèrent, par devant notaire, à en faire, le premier, l'architecture, le second, la sculpture, à condition de fournir un modèle conforme à la description contenue dans l'acte notarié. La maquette de l'architecte devait être en bois peint en imitation de marbre, à l'échelle de deux pouces (0^m05) par pied de Bruxelles (0^m275), celle du sculpteur en cire, à la même échelle. Chaque artiste devait recevoir pour son travail la somme de 3,600 florins argent courant.

Le banc de communion, du XVIII^e siècle, est intéressant. Il est vigoureusement taillé et orné de petits anges, de fruits et de rinceaux.

Le trumeau du fond est couvert d'une plaque commémorative qu'y placèrent, en 1834, en souvenir de *François Anneessens*, les comtes Henri de Merode-Westerloo et Amédée de Beauafort. On sait qu'Anneessens, décapité le 19 septembre 1719, pour avoir défendu nos libertés communales, fut inhumé dans l'église de la Chapelle. L'architecte Suys fit le dessin de cette pierre commémorative et le sculpteur Van Geel l'exécuta. On conviendra qu'elle n'a rien de bien artistique.

Autour de la Chapelle, cinq toiles représentant des *paysages*, peints d'imagination, dans lesquels se déroule l'enfance de Jésus. Jacques d'Arthois (1613-1686) fit les paysages et Luc Achtschellincx (1626-1699) les figures. Ces compositions rappellent celles qui se trouvaient jadis dans le chœur de la Sainte Vierge, à l'église Sainte-Gudule, et qui furent peintes par les mêmes artistes.

Nef centrale

Les piliers de la nef centrale sont ornés des *statues des apôtres*, décoration que nous retrouvons dans deux autres églises de Bruxelles, à Sainte-Gudule et au Sablon. Ces statues furent exécutées par différents artistes de 1646 à 1655. Les socles sont variés, décorés de génies, de fleurs et de fruits. Le nom du donateur est inscrit dans le cartouche. Au premier pilier, à gauche du chœur, Saint Barthélemy, par Jean Cosyn; au troisième, Saint Philippe, par Jérôme Duquesnoy fils; au quatrième, Saint Mathieu, par le même. À droite, au deuxième pilier, Saint Jacques le Mineur, par Luc Fayd'Herbe (1653); au cinquième, Saint Pierre, par le même (1650). Contre les piliers du fond soutenant la tour, d'un côté la Vierge (1646), de l'autre Saint Joseph (1650).

La *chaire de Vérité* représente le prophète Elie, réfugié dans un rocher pour se soustraire à la fureur de Jézabel et nourri par un ange. C'est une œuvre de Pierre-Denis Plumier (1688-1721), l'auteur du monument Spinola et d'une des fontaines qui ornent la cour intérieure de l'Hôtel de Ville.

Sur certains piliers on remarque des croix grecques, c'est-à-dire à branches égales, tracées en rouge. Ce sont des croix de consécration qu'on apposait lors de la dédicace de l'église. Elles étaient ointes avec le saint chrême par le prélat consécrateur et devaient rester apparentes. Elles disparurent lorsqu'on se mit à badigeonner les églises et c'est sous le badigeon qu'on les a retrouvées.

Avant la destruction du mobilier par les Calvinistes (1579 à 1585), des autels étaient adossés aux piliers. Relevés après les troubles religieux, ils ont disparu depuis.

GUIDE ILLUSTRÉ DE BRUXELLES

TOME I

Les Monuments Civils et Religieux

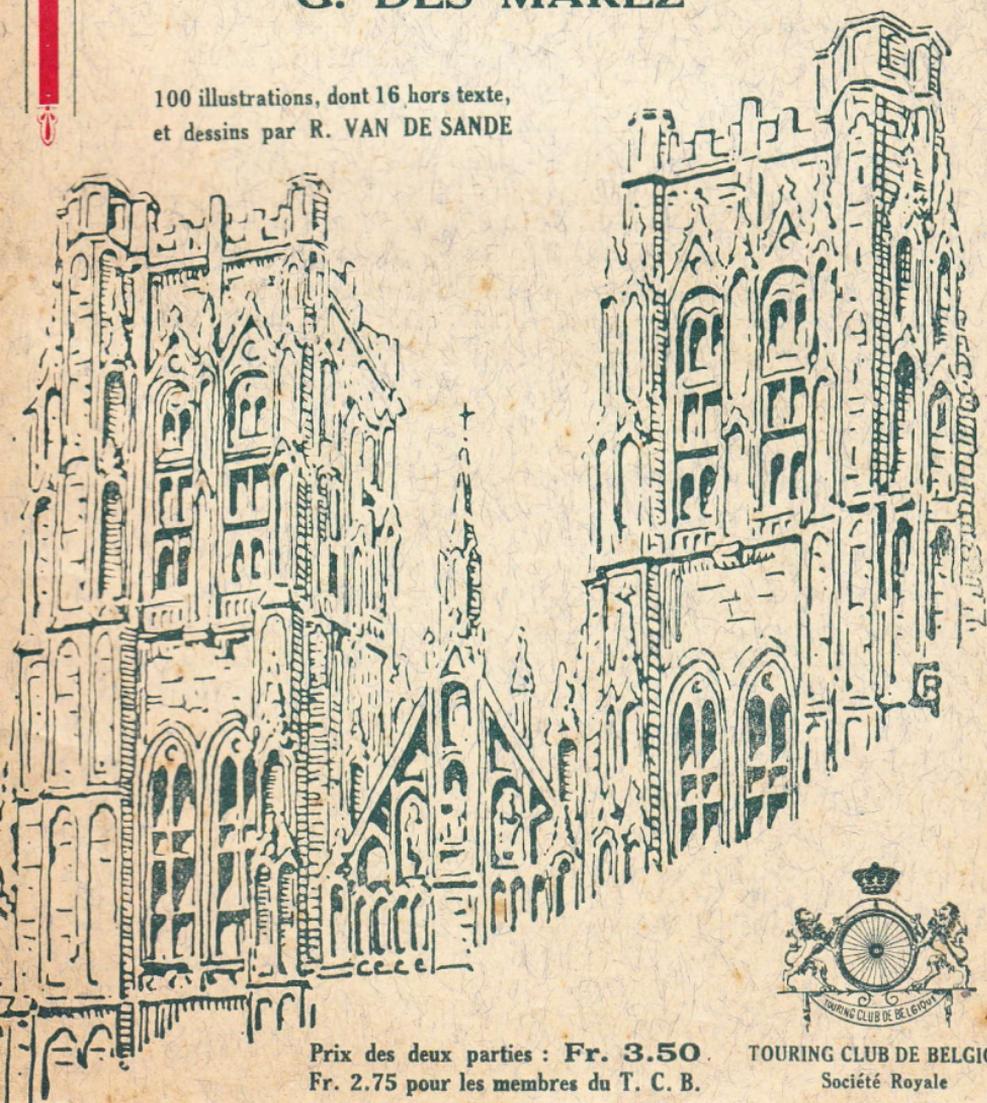
DEUXIÈME PARTIE

MONUMENTS RELIGIEUX

PAR

G. DES MAREZ

100 illustrations, dont 16 hors texte,
et dessins par R. VAN DE SANDE



Prix des deux parties : Fr. 3.50
Fr. 2.75 pour les membres du T. C. B.

TOURING CLUB DE BELGIQUE
Société Royale

TOURING CLUB DE BELGIQUE
SOCIÉTÉ ROYALE

GUIDE ILLUSTRÉ DE BRUXELLES

TOME I

Les Monuments Civils et Religieux

DEUXIÈME PARTIE

Monuments Religieux

PAR

G. DES MAREZ

*Archiviste de la Ville de Bruxelles
Professeur à l'Université libre*

100 illustrations, dont 16 hors texte, et dessins

PAR

R. VAN DE SANDE



BRUXELLES. — IMPRIMERIE F. VAN BUGGENHOUDT, S. A.

NOVEMBRE 1918

Les Monuments Religieux

Cette partie est consacrée à l'étude des églises de Bruxelles. Nous les avons réparties chronologiquement en cinq groupes suivant le style qui les caractérise. Le visiteur qui les étudiera dans l'ordre indiqué, aura une idée complète de l'évolution de l'architecture religieuse à Bruxelles depuis la période romane (XI^e siècle) jusqu'à l'époque contemporaine.

Les cinq groupes comprennent :

1^o Eglises romanes, romano-ogivales et ogivales :

Saint-Pierre à Anderlecht	255
Saint-Lambert à Woluwe	275
Saint-Clément à Watermael	381
Sainte-Anne à Auderghem.	385
Notre Dame de la Chapelle	265
SS.-Michel-et-Gudule	279
Saint-Denis à Forest.	297
Notre-Dame à Laeken (chœur)	391
Notre-Dame des Sept-Douleurs (chapelle) à Woluwe- Saint-Lambert	379
Saint-Nicolas	307
Notre-Dame des Victoires au Sablon.	315

2^o Eglises en Renaissance italo-flamande :

Saint-Jean-Baptiste au Béguinage	331
Notre-Dame aux Riches-Claires	339
Notre-Dame de Bon-Secours.	345
La Trinité	351

3^o Eglises de transition entre le style italo-flamand et le néo-classicisme :

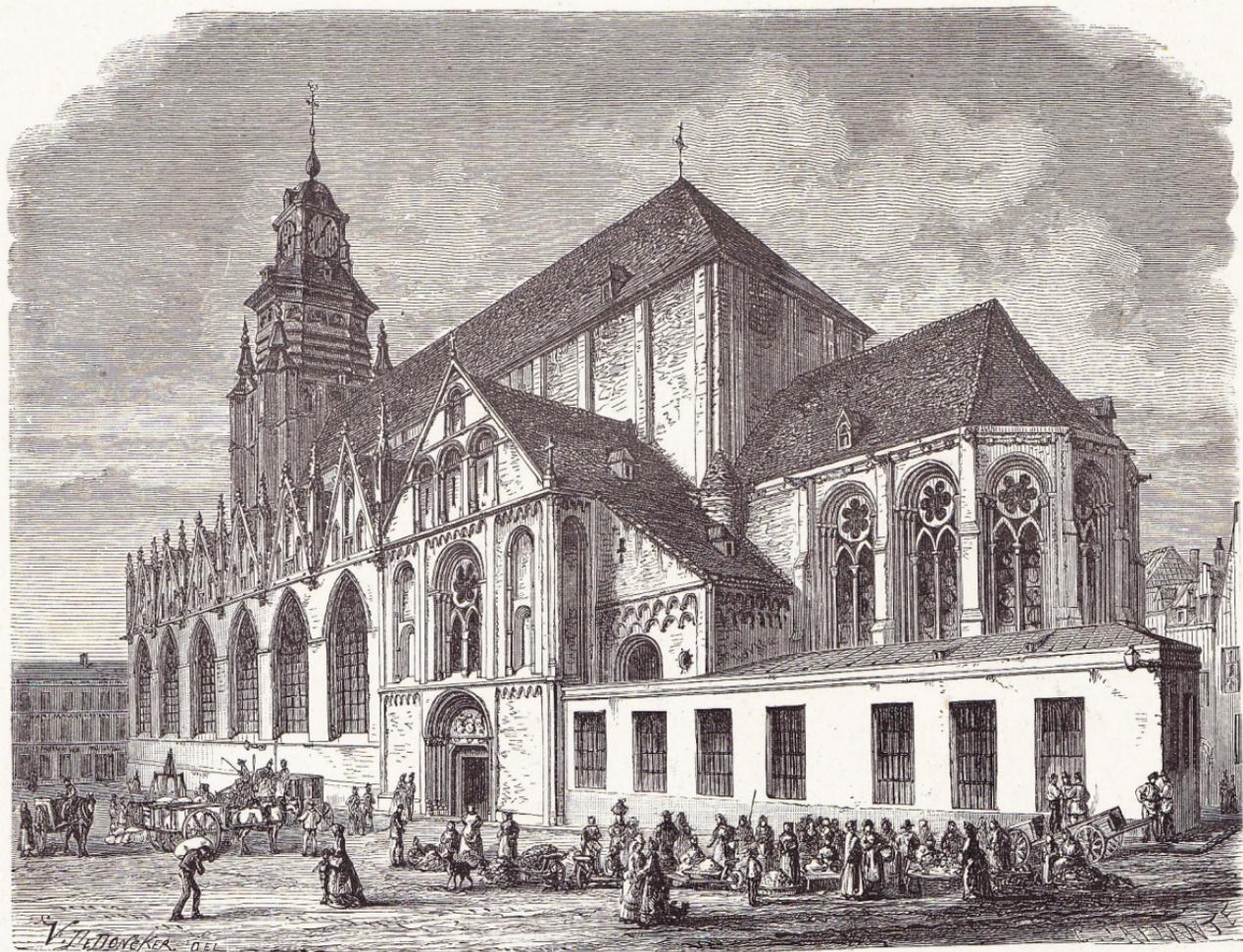
SS.-Jean-et-Etienne aux Minimes	353
Notre-Dame du Finistère	357

4^o Eglise néo-classique :

Saint-Jacques-sur-Coudenberg	359
--	-----

5^o Eglises du XIX^e siècle :

Sainte-Marie à Schaarbeek	363
Notre-Dame à Laeken	389
Saint-Boniface à Ixelles	367
Saint-Joseph au Quartier-Léopold	369
Sainte-Catherine	371



Église de Notre Dame de la Chapelle.